

Nouvelle lauréate du 1^{er} prix, du Concours de Nouvelles étudiant 2017
« Les Argonautes », par Mathieu PEQUIGNOT,
étudiant en Journalisme (EJCAM - Aix-Marseille Université)

Jason fixe son écran d'ordinateur. Le logiciel de traitement de texte est ouvert sur une page vierge, et le curseur clignote. Et clignote. Il lève la tête et regarde autour de lui : sa nouvelle chambre, dans une résidence universitaire. Elle est petite, les murs sont blancs, ses affaires n'ont même pas encore été déballées de sa valise, dans cette ville inconnue où il est tout juste débarqué.

Il regarde à nouveau son écran, et le curseur qui clignote – qui le nargue. Depuis son premier roman, il y a plus d'un an maintenant, il n'a plus rien écrit. Alors depuis quelques semaines, la panique le gagne peu à peu. Que va-t-il faire, s'il n'arrive plus à écrire ? Quand l'écriture ne va pas, rien ne va. Il se ferme, il ne dort plus. Il a même perdu le goût de la lecture, et la perspective de rentrer en master de Lettres classiques ne l'enchantent plus depuis des semaines, au contraire. Résultat : sa copine l'a lâché juste avant son départ, elle n'en pouvait plus de supporter sa mauvaise humeur. Le pire, c'est qu'il la comprend : lui non plus ne peut plus se supporter. Mais plus que tout, ce qu'il ne supportait plus, c'était les faux-semblants parisiens. Devoir sourire dans les soirées mondaines, faire le chien savant, pendant que son éditrice vantait à tous de bras les qualités de son prochain livre – celui qu'il n'arrivait pas à écrire, justement. Alors pour son master, plutôt que de prendre la place toute chaude qui l'attendait à la Sorbonne, c'est un billet pour Marseille qu'il a pris. La « planète mars » : un nouveau monde.

En attendant, le curseur est toujours là. Constant, inflexible. « *Tu t'en fous, toi, hein ? Ça doit être bien pratique d'être une machine, de ne rien éprouver.* » Pris d'une colère soudaine, il referme son ordinateur d'un mouvement sec.

Il regarde par la fenêtre. La ville a l'air étrange, énigmatique. Il aimerait aller à sa rencontre, mais il ne sait pas comment faire, ni par où commencer. Et puis, il se souvient de ce mec bizarre, qu'il a croisé en descendant du train en début d'après-midi. Chirò, un espagnol avec qui il a discuté cinq minutes, et qui lui a proposé d'aller boire un verre avec ses amis. Pourquoi pas, après tout ? Il saisit son portable et l'appelle.

Chirò lui a donné rendez-vous sur une place, pas très loin de sa résidence. Jason lui serre la main, un peu timide :

« *Euh, on est où là, en fait ?* »

« *Alors ici, c'est la place Jean Jaurès, mais tout le monde l'appelle la Plaine... Un des meilleurs endroits pour sortir ! Les gens sont différents ici, tous un peu fous. C'est la magie de la Plaine – Mágico, te digo !* »

Ils rejoignent trois autres étudiants qui les attendent en terrasse : Pierre, un sénégalais, Sebastie, une grecque et enfin Medea, une jolie métisse mexicaine, dont la peau aux reflets dorés accroche tout de suite le regard de Jason. Ils s'installent et Chirò commande une tournée de pastis – enfin, de « jaunes », comme ils disent. La conversation démarre d'abord en français, mais quand ils voient que Jason n'écoute pas, ils passent en espagnol, puis en anglais. Ça l'arrange bien, il peut tout à loisir satisfaire son appétit visuel. Autour, il y a aussi beaucoup de bruit : les scooters pétaradent en passant à quelques mètres d'eux, les gens parlent fort, les cagoles (ce sont les premières qu'il voit mais Jason comprend tout de suite le sens du mot) s'adressent à leur téléphone en faisant de grands gestes, pendant que le serveur louvoie avec précision entre les tables, tapant la bise à l'un, mettant la main sur l'épaule de l'autre. Tout le monde a l'air de se

connaître – Jason ne sait pas si c'est le cas, ou si c'est juste la manière qu'ont les marseillais de se tutoyer presque instantanément, de s'appeler « cousin », « frère », de se faire la bise même entre mecs, comme si tous ceux qui supportent l'OM étaient une même grande famille. Jason est fasciné, il pourrait regarder ce manège des heures. C'est le sud.

« *C'est quoi ton nom, déjà ?* » lui demande Medea avec un regard curieux.

« *Jason – comme celui de la toison d'or... tu sais, les argonautes ?* » répond-il dans un sourire gêné. Grand fan des mythes antiques, il est assez fier de son nom.

« *Oui !* intervient Chirò, *je connais cette histoire : c'est un objet magique qui donne succès et prospérité à la ville qui la détient. Pour devenir roi, Jason doit la trouver et la ramener. Coño, les grecs, ils étaient doués, avant la crise !* » glisse-t-il à Sebastie pour la charrier.

Ignorant sa dernière remarque, Medea reprend : « *Et pourquoi est-ce que tu es à Marseille ?* »

Cela fait déjà une heure qu'ils sont assis à bavarder. Ils en sont à la troisième tournée, et Jason n'a pas vu le temps passer. Il ne s'ennuie pas une seconde avec ces gens : ils sont pleins de surprises, cultivés, mais à l'antithèse des bourgeois parisiens qu'il fuit : ils sont entiers, authentiques jusqu'au bout des ongles. Et ils ne le jugent pas. Alors il prend sa respiration et se lance : il leur raconte son premier livre, puis le succès soudain et les cocktails mondains, son dégoût, l'angoisse de la page blanche qui empire, et pour finir le besoin urgent de fuite qui l'a amené ici. Et d'un coup, il se sent plus léger, comme si un poids venait de tomber de ses épaules. Chirò, lui, se marre devant son air grave :

« *Ah, en fait, tu as perdu ta toison d'or, c'est ça ?* dit-il malicieusement, *Eh bien tu es venu au bon endroit pour trouver l'inspiration, tío, des histoires il y en a partout, dans cette ville !* »

« *Justement, vous qui habitez ici depuis un moment déjà, dites-moi : ils sont comment, les marseillais ?* »

« *Mais pas besoin de demander, ouvre tes yeux, tu les as en face de toi !* » lâche Chirò en se frappant la poitrine de manière théâtrale, ce qui déclenche l'hilarité de la table.

« *Quoi, vous rigolez ?, reprend-t-il, Ah ! Cé parcé qué yé parle pas bien frances, c'est ça ?,* dit-il en forçant exprès sur son accent hispanique, *mais ici, coño, tout le monde l'a, l'accent ! Et les espagnols, les grecs, je peux te dire qu'on est plus marseillais que toi, le parigot.* »

« *Olé !* » approuve Medea en riant.

Aussitôt, la table d'à côté reprend spontanément l'exclamation en cœur : « *Olé !* » Puis la suivante, et la suivante ; en un clin d'œil, c'est toute la terrasse qui donne de la voix avec enthousiasme, pour le plaisir de participer à la bonne humeur générale. La vague retombe aussi vite qu'elle est apparue dans une salve d'applaudissements, pendant que Medea, hilare, tente de se cacher derrière les verres. Jason, lui, écarquille les yeux, sans comprendre ce qui vient de se passer.

« *C'est la magie de la Plaine, je t'avais prévenu !* » lance Chirò devant son regard perdu. « *Alors, l'auteur, tu la sens, l'inspiration ?* » Il se lève brusquement de sa chaise : « *Allez venga, compañero, on va te montrer un coin.* »

Arrivés sur le Vieux Port, ils prennent un bus qui emprunte ensuite la corniche, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent à l'arrêt : Endoume. Chirò les guide, bifurque brusquement sur la gauche et emprunte une série de passages aux noms étranges : « *Rue de Malmousque.* », « *Rue Boudouresque* », puis finalement, l'explicite « *Rue va à la calanque* ». Après un petit port de pêche tout droit sorti d'un film de Pagnol, les cinq acolytes empruntent une jetée au raz de l'eau, pour déboucher finalement sur des rochers au bord de l'eau, inondés d'une petite foule.

« *Incredible !* » ne peut s'empêcher de s'exclamer Jason.

Ils s'installent de leur mieux au bord de l'eau, et pendant que ses nouveaux amis sortent de leurs sacs bouteilles de rosé, olives, jambon cru et fromage, Jason passe la main dans l'eau claire avec extase. Obéissant à une impulsion, il se lève et commence à se déshabiller. Une fois en caleçon, il se jette à l'eau sous les rires de ses comparses.

Quelques minutes plus tard, une bière à la main et sa serviette sur les épaules, Jason observe dans une contemplation repue les ferries immenses se traîner, entre le Frioul et le château d'If, pour rejoindre le large. Il écoute leur plainte résonner longuement, et il lui semble que les marins s'adressent à la petite foule du rocher de Malmousque, que, en proie à la mélancolie de quitter cette ville – même pour d'autres destinations plus exotiques encore – ils regrettent déjà les bars du vieux port et les jupons de celle qui restera toujours, dans leur cœur, leur port d'attache. « *Marseille, ma belle, se prend à penser Jason dans un élan d'émotion, les larmes aux yeux, Marseille, lucarne sur le monde.* » Jason tourne sa tête et se rend compte que Medea l'observe avec un sourire tendre. Il lui rend, un peu gêné qu'elle ait vu son émotion. Mais il se sent si bien ! Il aurait envie d'être partout à la fois, et pourtant, nul part ailleurs qu'en cet instant, avec ses nouveaux amis. Chirò aussi a surpris sa larme, il lui ébouriffe les cheveux affectueusement : « *À partir de maintenant, tío, tu ne nous quittes plus.* »

Quand il rentre au petit matin et s'assied devant son ordinateur, Jason se demande comment il a pu vivre tant d'émotions en si peu de temps, en faisant des choses si simples. S'il se sent ivre, ce n'est pas d'alcool. Il se dit que c'est peut-être ça, la normalité. Peut-être que jusqu'à maintenant, il n'a juste jamais vraiment vécu. Il promène son regard autour de sa belle chambre blanche, son nouveau chez lui, soupire de satisfaction et revient à son écran en faisant craquer ses phalanges. Devant ses yeux, le curseur clignote toujours. Une à une, il tape les lettres du titre de son nouveau roman : « *Les argonautes* ». Chirò avait raison, ce visionnaire. L'inspiration est revenue. Elle est là, partout autour de lui et en lui, il se sent rempli d'histoires. Et il sent bien qu'il le doit à cette ville, cette cité improbable, suspendue entre terre et mer, entre réalité et rêve, et où les gens savent vivre, tout simplement.